

Erri De Luca

Le jour avant le bonheur



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Erri De Luca

Le jour
avant le bonheur

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

IL GIORNO PRIMA DELLA FELICITÀ

© *Giangiaco­mo Feltrinelli Editore, 2009.*

Publié en accord avec l'agence Susanna Zevi Agenzia Letteraria.

© *Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.*

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays.

En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.

Je découvris la cachette parce que le ballon était tombé dedans. Derrière la niche de la statue, dans la cour de l'immeuble, se trouvait une trappe recouverte de deux petites planches en bois. Je vis qu'elles bougeaient en posant les pieds dessus. J'eus peur, je récupérai la balle et sortis en me faulant entre les jambes de la statue.

Seul un enfant fluide et contorsionniste comme moi pouvait glisser sa tête et son corps entre les jambes à peine écartées du roi guerrier, après avoir contourné l'épée plantée juste devant ses pieds. La balle avait atterri là-dedans après avoir rebondi entre l'épée et la jambe.

Je la poussai dehors, les autres reprurent leur partie tandis que je me tortillais pour m'extraire de là. Il est facile d'entrer dans les pièges, mais il faut transpirer pour en sortir. Et la peur me pressait. Je repris ma place dans les buts. Ils me faisaient jouer avec eux parce que je récupérais le ballon où qu'il aille. Une de ses destinations habituelles était le balcon du premier étage,

une maison abandonnée. On disait qu'elle était habitée par un fantôme. Les vieux immeubles étaient pleins de trappes murées, de passages secrets, de crimes et d'amours illicites. Les vieux immeubles étaient des nids de fantômes.

Ce fut ainsi que je montai pour la première fois sur le balcon. De la petite fenêtre au rez-de-chaussée de la cour où j'habitais, je regardais le jeu des plus grands l'après-midi. Un mauvais tir fit gicler le ballon en hauteur et il atterrit sur le balcon de ce premier étage. Il était perdu. Un ballon en plastique un peu dégonflé par l'usage. Tandis qu'ils se disputaient, je me penchai pour leur demander de me laisser jouer avec eux. Oui, si tu nous achètes un autre ballon. Non, avec celui-là, répondis-je. Intrigués, ils acceptèrent. Je me mis à grimper le long d'un tuyau de descente d'eau qui passait près du balcon et allait jusqu'en haut. Il était étroit et fixé au mur de la cour par des colliers de serrage rouillés. Je commençai à monter, le tuyau était couvert de poussière, la prise était moins sûre que je ne l'avais imaginé. Mais je m'étais engagé. Je regardai en haut : derrière les vitres d'une fenêtre du troisième étage, elle était là, la petite fille que j'essayais de lorgner. Elle était à sa place, la tête appuyée sur ses mains. D'habitude, elle regardait le ciel, à ce moment-là non, elle regardait en bas.

Je devais continuer et je continuai. Pour un enfant, une hauteur de cinq mètres c'est un

précipice. J'escaladai le tuyau en posant la pointe des pieds sur les colliers de serrage jusqu'au balcon. Au-dessous, les commentaires avaient cessé. J'allongeai la main gauche jusqu'à la rampe en fer, il me manquait quelques centimètres. Je n'avais plus qu'à me fier à mes pieds et tendre le bras qui tenait le tuyau. Je décidai de le faire dans un élan et j'y arrivai avec la main gauche. Maintenant, il fallait que j'accroche l'autre. Je serrai fort ma prise sur le fer du balcon et lançai ma main droite pour m'agripper. Je perdis l'appui de mes pieds : mes mains portèrent un moment le poids de mon corps dans le vide, puis aussitôt un genou, puis deux pieds et je sautai par-dessus. Comment se fait-il que je n'aie pas eu peur ? Je compris que ma peur était timide, elle avait besoin d'être seule pour sortir à découvert. Mais là, il y avait les yeux des enfants au-dessous et ceux de la fillette au-dessus. Ma peur avait honte de sortir. Elle se vengerait ensuite, le soir, au lit, dans le noir, avec le bruissement des fantômes dans le vide.

Je jetai le ballon en bas, ils se remirent à jouer sans faire attention à moi. La descente était plus facile, je pouvais tendre la main vers le tuyau, comptant sur deux bons appuis pour mes pieds sur le bord du balcon. Avant de m'étirer vers le tuyau, je lançai un coup d'œil du côté du troisième étage. Je m'étais proposé pour cette entreprise dans l'espoir qu'elle me remarque, minuscule petit balai de cour. Elle était là, les yeux écarquillés, avant que j'aie pu esquisser un

sourire, elle avait disparu. Quelle bêtise de regarder si elle était en train de regarder. Il fallait y croire sans vérifier, comme on fait avec les anges gardiens. Furieux contre moi, je me jetai sur le tuyau de descente pour m'effacer du décor. En bas, ma récompense m'attendait, j'étais admis à jouer. Ils me mirent dans les buts et c'est ainsi que mon rôle fut fixé, je deviendrais goal.

De ce jour, ils m'appelèrent *'a scigna*, le singe. Je plongeais entre leurs pieds pour attraper le ballon et sauver les buts. Le gardien est la dernière défense, il doit être le héros de la tranchée. Je prenais des coups de pied sur les mains, le visage, je ne pleurais pas. J'étais fier de jouer avec les plus grands, qui avaient neuf et même dix ans.

Le ballon atterrit plusieurs fois sur le balcon, j'y arrivais en moins d'une minute. Devant les buts à défendre s'étalait une mare, due à une fuite d'eau. Au début du jeu, elle était limpide, je pouvais y voir le reflet de la petite fille à la fenêtre, pendant que mon équipe attaquait. Je ne la croisais jamais, je ne savais pas comment était fait le reste de son corps, sous son visage appuyé sur ses mains. De ma petite fenêtre, les jours de soleil, j'arrivais à remonter vers elle à travers un ricochet de vitres. Je la regardais jusqu'à ce que la lumière me donne des larmes aux yeux. Les vitres fermées des fenêtres de la cour permettaient au reflet qui la contenait de parvenir à mon coin d'ombre. Combien de tours faisait son portrait pour atteindre ma petite

fenêtre ! Un poste de télé était arrivé depuis peu dans un des appartements de l'immeuble. J'entendais dire qu'on y voyait bouger des gens et des animaux, mais sans couleurs. Moi, en revanche, je pouvais voir la petite fille avec tout le marron de ses cheveux, le vert de sa robe et le jaune qu'y mettait le soleil.

J'allais à l'école. Ma mère adoptive m'inscrivait, mais je ne la voyais pas. C'était don Gaetano, le concierge, qui s'occupait de moi. Il m'apportait un plat chaud le soir. Le matin, avant l'école, je lui rapportais l'assiette propre et il me réchauffait une tasse de lait. J'habitais seul dans un réduit. Don Gaetano ne parlait presque pas, orphelin lui aussi, mais il avait grandi dans un orphelinat, pas comme moi qui vivais librement dans l'immeuble et sortais en ville.

J'aimais l'école. Le maître parlait aux enfants. Je venais de mon réduit où personne ne me parlait, et là il y avait quelqu'un à écouter. J'apprenais tout ce qu'il disait. C'était si beau de voir un homme expliquer aux enfants les nombres, les années de l'histoire, les lieux de la géographie. Grâce à une carte en couleurs du monde, sans jamais avoir quitté la ville on pouvait connaître l'Afrique qui était verte, le pôle Sud blanc, l'Australie jaune et les mers bleues. Les continents et les îles étaient du genre féminin, les océans et les montagnes étaient masculins.

À l'école, il y avait les pauvres et les autres. À onze heures, ceux de la pauvreté comme moi

recevaient du pain avec de la confiture de coing que leur donnait le surveillant. Avec lui entraît une odeur de four qui fondait dans la bouche. Les autres n'avaient rien, seulement leur goûter apporté de chez eux. Il existait une autre différence, on rasait la tête à ceux de la pauvreté au printemps à cause des poux, les autres gardaient leurs cheveux.

On écrivait avec une plume et de l'encre versée dans un trou de notre pupitre. Écrire était une peinture, on trempait sa plume, on faisait tomber les gouttes jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une avec laquelle on arrivait à écrire la moitié d'un mot. Puis on la trempait à nouveau. Nous de la pauvreté, nous séchions notre feuille à la chaleur de notre respiration. Sous notre souffle, le bleu de l'encre tremblait en changeant de couleur. Les autres l'essuyaient avec un buvard. Le vent que nous faisons sur la feuille à plat était plus beau. Les autres écrasaient les mots sous leur petit carton blanc.

Dans la cour, les enfants jouaient au milieu du passé simple des siècles. La ville était très ancienne, creusée, farcie de grottes et de cachettes. Les après-midi d'été, quand les habitants étaient en vacances ou disparaissaient derrière leurs volets, j'allais dans une deuxième cour où se trouvait une citerne recouverte de planches en bois. Je m'asseyais dessus pour écouter les bruits. D'en bas, qui sait à quelle profondeur, montait un chuintement d'eau agitée. Une vie était enfermée là, un prisonnier, un ogre, un

poisson. L'air frais passait entre les planches et séchait ma transpiration. Dans mon enfance, j'avais la plus totale liberté. Les enfants sont des explorateurs et veulent connaître les secrets.

Je suis donc retourné derrière la statue pour voir où menait la trappe. C'était le mois d'août, le mois où les enfants grandissent le plus.

Un jour, au début de l'après-midi, je me glissai entre les pieds et l'épée de la statue, une copie du roi Roger le Normand devant le palais royal. Les petites planches en bois étaient bien fixées, elles bougeaient sans se soulever. J'avais pris une cuillère avec moi, et je grattai les adhérences. J'écartai les deux planches, en dessous tout était noir, et ça descendait. La peur me gagna, profitant du fait qu'il n'y ait personne. On n'entendait pas de bruit d'eau, c'était une obscurité sèche. Au bout d'un moment, la peur se lasse. L'obscurité aussi devenait moins compacte, je voyais deux barreaux d'une échelle en bois qui descendait.

Je tendis le bras pour toucher l'appui, il était solide, poussiéreux. Je recouvris le passage avec les petites planches, pour ce jour-là, j'en avais suffisamment découvert.

Je revins avec une bougie. Un air frais montait de l'obscurité et passa sur mes jambes nues sous mon short. Je descendais dans une grotte. La ville a le vide au-dessous d'elle, c'est son appui. À notre masse du dessus correspond autant d'ombre. C'est elle qui porte le corps de la ville.

Quand je touchai terre, j'allumai la bougie. Il

s'agissait du dépôt des trafiquants de cigarettes. Je savais qu'ils allaient les chercher en pleine mer avec des canots à moteur. J'avais découvert un entrepôt. J'étais déçu, j'espérais un trésor. Il devait y avoir une autre entrée, ces caisses ne pouvaient pas passer entre les cuisses du roi. En effet, il y avait un escalier en pierre du côté opposé à l'échelle en bois. La grande pièce était paisible, le tuf efface les bruits. Dans un coin se trouvaient un lit de camp, un matelas, des livres, une bible. Il y avait même des cabinets, de ceux où l'on se tient accroupi. Je remontai tout triste, je n'avais rien découvert.

Je ne dis rien à la police. L'idée ne m'effleura même pas, c'était impossible. Trahir un secret, révéler une cachette, sont des choses qu'un enfant ne fait pas. Quand on est petit, moucharder est une infamie. Ce ne fut même pas une pensée que j'écartais, elle ne me vint pas. Je suis souvent descendu au dépôt pendant ce mois d'août, j'aimais la fraîcheur et le silence reposé du tuf. J'ai commencé à lire les livres, assis sur l'échelle, là où entrait la lumière. La bible, non, Dieu m'impressionnait. C'est ainsi que m'est venu le goût de la lecture. Le premier livre s'intitulait *Les trois mousquetaires*, mais ils étaient quatre. En haut de l'échelle, les pieds dans le vide, ma tête apprenait à puiser la lumière dans les livres. Une fois tous lus, j'en voulais encore.

Dans la ruelle en pente où j'habitais se trouvaient les boutiques des libraires qui vendaient aux étudiants. Dehors, sur le trottoir, ils propo-

saient des livres d'occasion dans des bacs en bois. Je me mis à y aller, à prendre un livre que je lisais assis par terre. Le premier libraire me chassa, j'allai chez un autre qui me laissa faire. Un brave homme, don Raimondo, quelqu'un qui comprenait sans explications. Il me donna un escabeau pour m'éviter de lire par terre. Puis il me dit qu'il me prêterait le livre si je le lui rendais sans l'abîmer. Je le remerciai, je le lui rapporterai le lendemain. Je passais toute la nuit à le finir. Don Raimondo vit que je tenais parole et il me laissa emporter chez moi un livre par jour.

Je choisissais les moins épais. Je pris cette habitude l'été, faute de maître pour m'enseigner des choses nouvelles. Ce n'étaient pas des livres pour enfants, et beaucoup de mots m'échappaient, mais la fin oui, j'arrivais à la comprendre. C'était une invitation à sortir.

Dix ans après, j'ai su par don Gaetano qu'un juif s'était caché dans cette pièce pendant l'été 1943. À l'école, j'étais en dernière année et don Gaetano me faisait confiance maintenant. L'après-midi, il m'apprenait à jouer à la scopa, en faisant tout un calcul pour deviner les cartes restées dans le tas. C'est lui qui gagnait. Il ne tapait pas les cartes sur la table, il jouait vite, ralenti par moi qui essayais de me rappeler les cartes déjà sorties. Pour lui rendre sa confiance toute neuve, je m'étais décidé à lui raconter quelque chose.

« Don Gaetano, un été, il y a dix ans, je suis

descendu là-dessous, dans la pièce où se trouvaient les caisses.

— Je sais.

— Comment le savez-vous ?

— Je sais tout ce qui se passe ici. La poussière, mon garçon, sur l'échelle en bois, il y avait de la poussière avec des traces de mains et de semelles. Toi seul pouvais entrer par là, entre les cuisses de Roger. On t'appelait *'a scigna*.

— Et vous ne m'avez rien dit ?

— Toi tu n'as rien dit. Je te surveillais, tu descendais, tu ne touchais pas aux caisses et tu n'en as parlé à personne.

— Je n'avais personne.

— Et qu'est-ce que tu allais faire là ?

— J'aimais l'obscurité et il y avait des livres. C'est là-dessous que m'est venu le goût de la lecture.

— Un singe avec des livres : tu grimpais sur le tuyau à toute vitesse comme un rat, tu te jetais au milieu des pieds pour prendre le ballon, tu avais un courage naturel, spontané.

— Personne ne me disait de faire ci ou ça. C'est à l'école que j'ai appris ce qui était permis. J'y vais volontiers, je remercie ma mère adoptive qui m'a fait étudier. C'est ma dernière année avant la fin de la bourse qu'elle m'a obtenue.

— Tu étudies avec profit, tu es une bonne graine. »

C'était le compliment suprême, tu es une bonne graine, un titre de noblesse pour lui.

« Mais à la scopa tu es une nouille.

— S'il vous plaît, don Gaetano, à quoi servait l'échelle appuyée contre le mur qui arrivait derrière la statue ? Personne ne pouvait passer par là.

— Pendant la guerre, c'était possible. J'avais scié une cuisse de Roger. En cas d'urgence, on l'enlevait. Pendant la guerre, on avait besoin de cachettes, pour la contrebande, pour les armes, pour ceux qui devaient se cacher. On faisait la chasse aux juifs et c'était bien payé. En ville, il n'y en avait pas beaucoup. »

Don Gaetano voyait bien ma curiosité pour ces histoires qui dataient du temps de ma naissance. Il justifiait les habitants, la guerre faisait sortir le pire chez les gens, mais il n'excusait pas celui qui vendait un juif à la police ou qui servait d'indic. « *È 'na carogna*. C'est une ordure. Est-ce que les juifs sont faits d'une autre substance ? Ils ne croient pas en Jésus-Christ et moi non plus. Ce sont des gens comme nous, nés et élevés ici, ils parlent le dialecte. Nous n'avions rien à voir avec les Allemands. Ils voulaient commander, pour finir ils mettaient les gens contre un mur et les fusillaient, ils dévalisaient les magasins. Mais quand est venu le moment où la ville s'est jetée sur eux, ils couraient comme nous, ils perdaient toute leur morgue. Mais qu'est-ce qu'ils leur avaient fait aux Allemands, les juifs ? On n'a jamais pu l'éclaircir. Chez nous, les gens ne savaient même pas que les juifs, un peuple de l'Antiquité, existaient. Mais quand il s'est agi de gagner de l'argent, alors tout le monde savait qui était juif. Si on mettait à prix la tête des

Phéniciens, on était capable de les trouver chez nous, même de seconde main. Car il y avait des ordures qui servaient d'indics. »

Nos parties de cartes étaient interrompues par les gens qui passaient devant la loge, demandaient quelque chose, laissaient, prenaient. Rien n'échappait à don Gaetano. C'était un vieil immeuble avec plusieurs escaliers, et il connaissait la vie de tout le monde. On venait lui demander conseil. Alors, don Gaetano me disait de surveiller la loge, et ils s'éloignaient. Au retour, il reprenait les cartes et la conversation au bon endroit.

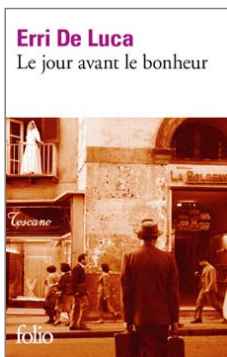
« Il est resté là-dessous jusqu'à l'arrivée des Américains et jusqu'au dernier jour il a cru que je pouvais le vendre aux Allemands. Le concierge de son immeuble l'avait fait, et il avait réussi à s'échapper par le toit, enfilant juste un pantalon et une chemise, pieds nus. Il gardait à portée de main un petit paquet de livres qu'il a emportés avec lui. Les juifs sont entraînés à s'enfuir, comme nous qui avons toujours un tremblement de terre sous les pieds et un volcan tout prêt. Mais nous ne nous enfuyons pas de chez nous avec des livres.

— Moi si, don Gaetano. Si je dois m'enfuir à cause d'un tremblement de terre, j'emporterai mes livres d'école avec moi.

— Il est arrivé chez moi, une nuit, sous un bombardement aérien. Je gardais la porte d'entrée ouverte et il s'est glissé à l'intérieur. Il avait arraché l'étoile que les juifs devaient porter

Aux Éditions Verdier

UNE FOIS, UN JOUR (repris sous le titre PAS ICI, PAS
MAINTENANT, « Folio » n° 4716 et sous le titre PAS ICI,
PAS MAINTENANT/NON ORA NON QUI, « Folio
bilingue » n° 164).



Le jour avant le bonheur

Erri De Luca

Cette édition électronique du livre
Le jour avant le bonheur d'Erri De Luca
a été réalisée le 14 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070445615 - Numéro d'édition : 237487).

Code Sodis : N51360 - ISBN : 9782072461866
Numéro d'édition : 237927.